
Les auteurs français du brevet supérieur pour la période triennale 1903 - 1905.

ATTENTION : CETTE COLLECTION EST TEMPORAIREMENT INDISPONIBLE À LA CONSULTATION. MERCI DE VOTRE COMPRÉHENSION

Numéro d'inventaire : 1983.01227.1

Type de document : livre scolaire

Éditeur : Poussielgue (Ch.) Librairie (15, rue Cassette Paris)

Imprimeur : Firmin-Didot et Cie

Période de création : 1er quart 20e siècle

Date de création : 1903

Description : Livre relié. Couv. cartonnée kaki délavée. Dos toilé vert. Quelques taches.

Mesures : hauteur : 182 mm ; largeur : 115 mm

Notes : Avec notices, analyses et commentaire par E. Ragon, agrégé de l'Université. Auteurs proposés : Corneille, Racine, Molière, La Fontaine, La Bruyère, Voltaire, Mirabeau, Isnard. Ce volume ne renferme pas les extraits de Lamartine et de Victor Hugo, dont les oeuvres ne sont pas dans le domaine public.

Mots-clés : Littérature française

Anthologies et éditions classiques

Filière : Post-élémentaire

Niveau : Post-élémentaire

Autres descriptions : Langue : Français

Nombre de pages : 216

Sommaire : Table des matières

AUTEURS FRANÇAIS

DU

Brevet supérieur

Pour 1903, 1904, 1905

CORNEILLE. — RACINE. — MOLIÈRE
LA FONTAINE. — LA BRUYÈRE
VOLTAIRE. — MIRABEAU. — ISNARD



PARIS

LIBRAIRIE CH. POUSSIELGUE

RUE CASSETTE, 15

1903

MOLIÈRE

(1622-1673)

JEAN-BAPTISTE POQUELIN, né et mort à Paris, fils d'un tapissier valet de chambre du roi, prit le nom de MOLIÈRE au moment où, après de bonnes études faites à Paris et à Orléans, une vocation irrésistible l'entraîna vers la carrière du théâtre. Il parcourut la province de 1646 à 1658, composant et jouant, à Narbonne, à Lyon, à Toulouse, à Béziers, à Rouen, des comédies et des farces dont il nous est resté deux pièces, *l'Étourdi* et *le Dépit amoureux*. De retour à Paris en 1659, il débuta sur cette nouvelle scène par un succès, avec *les Précieuses ridicules* (1659). Depuis lors il ne cessa de produire et de représenter, pour l'amusement du roi, de la cour et de la ville, des comédies en vers et en prose, très variées de nature et d'étendue : *Sganarelle* (1660), *l'École des maris*, *les Fâcheux* (1661), *l'École des femmes* (1662), *la Critique de l'École des femmes* et *l'Impromptu de Versailles* (1663), *le Mariage forcé*, *le Princesse d'Élide* (1664), *Don Juan*, *l'Amour médecin* (1665), *le Misanthrope*, *le Médecin malgré lui* (1666), *Tartufe* (1667), *Amphitryon*, *Georges Dandin*, *l'Avare* (1668), *Monsieur de Pourceaugnac* (1669), *le Bourgeois gentilhomme* (1670), *les Fourberies de Scapin*, *la Comtesse d'Escarbagnas* (1671), *les Femmes savantes* (1672), *le Malade imaginaire* (1673). Ce répertoire n'a pas d'égal dans aucune littérature pour la fécondité de l'invention, la verve inépuisable, le comique vrai, le style franc, gaulois, plein de sève et de saveur. Molière, fort admiré de son temps, l'est davantage encore aujourd'hui. Le plus puissant et le plus zélé de ses admirateurs fut Louis XIV, dont la faveur utile ne lui fit jamais défaut. Épuisé par le labeur continuel que lui imposait son triple rôle d'auteur, de chef de troupe et d'acteur, il mourut à cinquante-un ans, au sortir d'une représentation du *Malade imaginaire*, où il jouait le rôle du malade. Le génie comique de Molière ne doit pas servir d'excuse à l'immoralité de son théâtre. Fénelon lui reproche « d'avoir donné un tour gracieux au vice avec une austérité ridicule et odieuse à la vertu ». Bourdaloue et J.-J. Rousseau ne sont pas moins sévères. Il est certain que Molière n'a nul souci de prêcher la vertu, ce qui serait pardonnable, et que la vertu est assez peu respectée dans plusieurs de ses pièces, ce qui est condamnable même au théâtre : ce reproche concerne surtout *Amphitryon*, *l'Avare*, *l'École des femmes*, *Don Juan* et *Tartufe*.

L'AVARE

COMÉDIE

(Septembre 1668)

PERSONNAGES

HARPAGON, père de Cléante et d'Élise, et amoureux de Mariane.
 CLÉANTE, fils d'Harpagon, amant de Mariane.
 ÉLISE, fille d'Harpagon, amante de Valère.
 VALÈRE, fils d'Anselme et amant d'Élise.
 MARIANE, amante de Cléante, et aimée d'Harpagon.
 ANSELME, père de Valère et de Mariane.
 FROSINE, femme d'intrigue.
 MAÎTRE SIMON, courtier.
 MAÎTRE JACQUES, cuisinier et cocher d'Harpagon.
 LA FLÈCHE, valet de Cléante.
 DAME CLAUDE, servante d'Harpagon.
 BRINDAVOINE, } laquais d'Harpagon.
 LA MERLUCHE, }
 UN COMMISSAIRE ET SON CLERC.

La scène est à Paris, dans la maison d'Harpagon.

ACTE I

SCÈNE PREMIÈRE.

VALÈRE, ÉLISE.

VALÈRE. — Hé quoi! charmante Élise, vous devenez mélancolique, après les obligeantes assurances que vous avez eu la bonté de me donner de votre foi! Je vous vois soupirer, hélas! au milieu de ma joie! Est-ce du regret, dites-moi, de m'avoir fait heureux? et vous repentez-vous de cet engagement¹ où mes feux ont pu vous contraindre?

ÉLISE. — Non, Valère, je ne puis pas me repentir de tout²

1. Cet engagement est une promesse de mariage signée la veille. — *Où*, Cf. page 70, note 1.
 2. Tout (après une négation) équivaut ici à rien : cf. page 91, note 2.

ce que je fais pour vous; je m'y sens entraîner par une trop douce puissance, et je n'ai pas même la force de souhaiter que les choses ne fussent pas. Mais, à vous dire vrai, le succès¹ me donne de l'inquiétude; et je crains fort de vous aimer un peu plus que je ne devrais.

VALÈRE. — Eh! que pouvez-vous craindre, Élise, dans les bontés que vous avez pour moi?

ÉLISE. — Hélas! cent choses à la fois : l'emportement d'un père, les reproches d'une famille, les censures du monde; mais plus que tout, Valère, le changement de votre cœur, et cette froideur criminelle dont ceux de votre sexe payent le plus souvent les témoignages trop ardents d'un innocent amour.

VALÈRE. — Ah! ne me faites pas ce tort, de juger de moi par les autres : soupçonnez-moi de tout, Élise, plutôt que de manquer² à ce que je vous dois. Je vous aime trop pour cela; et mon amour pour vous durera autant que ma vie.

ÉLISE. — Ah! Valère, chacun tient les mêmes discours. Tous les hommes sont semblables par les paroles; et ce n'est que les actions qui les découvrent différents.

VALÈRE. — Puisque les seules actions font connaître ce que nous sommes, attendez donc, au moins, à juger³ de mon cœur par elles, et ne me cherchez point de crimes dans les injustes craintes d'une fâcheuse prévoyance⁴. Ne m'assassinez point, je vous prie, par les sensibles coups d'un soupçon outrageux; et donnez-moi le temps de vous convaincre, par mille et mille preuves, de l'honnêteté de mes feux.

ÉLISE. — Hélas! qu'avec facilité on se laisse persuader par les personnes que l'on aime! Oui, Valère, je tiens votre cœur incapable ne m'abuser. Je crois que vous m'aimez d'un véritable amour, et que vous me serez fidèle; je n'en veux point du tout douter, et je retranche⁵ mon chagrin aux appréhensions du blâme qu'on pourra me donner.

VALÈRE. — Mais pourquoi cette inquiétude?

ÉLISE. — Je n'aurais rien à craindre, si tout le monde vous voyait des yeux dont je vous vois; et je trouve en votre personne de quoi avoir raison aux choses que je fais pour vous.

1. Succès, issue, résultat. Cf. page 28, note 5.

2. Plutôt que (de me soupçonner) de manquer.

3. Attendez à juger, attendez que vous puissiez juger.

4. Crimes, griefs, motifs de plainte. — Dans les craintes, avec les craintes, à cause des craintes, cf. page 112, note 4.

5. Je retranche, je borne. FÉNELON : Retrançons-nous à examiner comment on peut réparer le passé.